

Marcel Viau

Un pont sur le Saint-Laurent

Une enquête de Silas Robinson

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-925072-04-1 (papier)

© Marcel Viau

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

C'était une belle journée d'été sur la place Jacques-Cartier. Bondé comme d'habitude, le marché laissait monter rumeurs et cris de toutes sortes. Des comptoirs brinquebalants, alignés dans un ordre aléatoire de part et d'autre de la place, étaient pleins de matériaux plus variés les uns que les autres. Il s'y vendait de tout dans le marché le plus important de la ville de Montréal : nourriture de la ferme bien sûr, mais aussi vêtements, souliers, bottes, bijoux de pacotille, breloques, et même des meubles censément antiques. Et cela se produisait dans un joyeux chaos où hommes, femmes et bêtes se côtoyaient sans vergogne. Véritable bazar à ciel ouvert !

Un homme contournait maintenant la colonne Nelson qui dominait la place. Construite quelques années auparavant, cette structure faisait la fierté de tous ceux qui étaient attachés à la couronne britannique. L'amiral Nelson, le vainqueur de Trafalgar, avait été le premier à ralentir Napoléon dans ses ambitions de conquête. Il avait donné aux Britanniques la suprématie des mers. En effet, il y avait de quoi être fier.

Émile Leclerc descendait maintenant la pente douce qui le menait à l'édifice Bonsecours, là où se trouvait notamment le poste de police. Il était l'un des quatre inspecteurs de la police de Montréal et l'adjoint de Silas Robinson, son chef. De prime abord, Leclerc ne payait pas de mine à le voir ainsi se frayer un chemin dans la foule. Pas très grand, il portait un habit marron défraîchi sur un veston de même couleur d'où ressortait la chaînette d'une montre à gousset. Une chemise blanche et un petit nœud noir en soie ressortaient à peine, à moitié cachés par le bouton supérieur fermant la veste. Une tête plutôt mince supportait un chapeau melon un peu trop grand pour lui. Il n'avait jamais aimé ces chapeaux arrivés d'Angleterre depuis peu. Mais son chef l'avait imposé à son équipe, allez savoir pourquoi !? Il devait donc le porter.

L'homme continuait sa route, bousculé parfois par des marchands trop pressés. Il restait indifférent, regardant devant lui sans voir. Son visage, aux traits doux, presque féminins, était impassible, ne montrant aucun signe de sentiment, hormis peut-être une certaine tristesse. Il s'accrochait au cartable qu'il tenait sous son bras comme à une bouée de sauvetage.

Leclerc venait de perdre sa mère. Jamais marié, sans enfant, il ne lui restait plus qu'elle depuis que son père était mort alors qu'il était encore jeune. Les dernières années, il s'en était occupé comme il avait pu, malade comme elle était. Il avait acheté un petit appartement dans le quartier Sainte-Anne et avait décidé d'y habiter avec sa mère et de lui consacrer tout son temps libre. Au surplus, son travail de policier, qu'il prenait beaucoup à cœur, était des plus

exigeants. Dès lors, il n'avait aucune vie sociale. Comment aurait-il pu rencontrer l'âme sœur entre sa mère malade et un travail aussi prenant ? Maintenant, il se retrouvait tout fin seul.

La messe des funérailles avait eu lieu dans l'église Sainte-Anne qui venait à peine d'être construite en plein cœur de l'ancien faubourg Sainte-Anne. Le faubourg avait été annexé à Montréal une quinzaine d'années auparavant, en 1845. Sainte-Anne voyait déferler sur son territoire une foule d'immigrants poussés à l'exil par les grandes famines en Irlande. La population irlandaise y dominait nettement la minorité canadienne-française.

L'église majestueuse était un bâtiment solide en pierres de taille. La façade à trois portiques encadrés de colonnes grecques supportait un clocher qui avait plutôt l'air d'un campanile. L'église était grande, mais les funérailles de la mère de Leclerc n'avaient pas accueilli beaucoup de monde : quelques policiers en uniforme, deux ou trois pleureuses et plusieurs voisins, Canadiens français uniquement. En effet, les communautés irlandaises et françaises vivaient ici dans deux univers séparés même s'ils étaient de même religion. Les funérailles de Canadiens français n'intéressaient pas les Irlandais, alors que ceux-ci étaient très nombreux à assister à celles de l'un des leurs.

La cérémonie avait été célébrée avec une certaine conviction par l'abbé Meaney, le directeur de l'église. Il connaissait Madame Leclerc pour s'être présenté chez elle à plusieurs reprises afin de la réconforter et, la dernière fois, pour lui donner l'extrême-onction. Il avait également eu l'occasion

de rencontrer quelques fois Leclerc, l'un de ses fidèles paroissiens. L'abbé Meaney n'était pas le curé de l'église. Il n'y avait pas de curé à Sainte-Anne puisqu'elle était considérée comme une simple desserte de la paroisse Notre-Dame, seule paroisse officielle de la ville de Montréal. Or, la paroisse Notre-Dame était le fief des Sulpiciens et ces derniers n'autorisaient que des sulpiciens à être « desservants » des églises sous leur patronat. L'abbé était donc un sulpicien. La messe fut célébrée en français, Meany étant bilingue bien qu'Irlandais d'origine.

Puis, le corps fut transféré dans un corbillard tiré par des chevaux. Leclerc s'apprêtait à prendre la suite du véhicule en marchant derrière, suivi de quelques femmes et d'un ou deux policiers qui semblaient là plus par devoir que par sympathie. La marche était longue jusqu'au cimetière Notre-Dame. Peu de gens voulaient entreprendre le périple. Au surplus, un enterrement au cimetière coûte cher. Heureusement que son patron avait insisté auprès des autorités municipales pour qu'une partie des funérailles soit défrayée par la ville. Le détective méritait bien cela.

En sortant de l'église, le desservant attendait les paroissiens pour leur laisser ses condoléances, comme le veut la coutume. Au moment où Leclerc s'arrêta auprès de lui et après les salutations d'usage, il lui dit :

— Vous êtes un bon paroissien, monsieur Leclerc, et aussi un bon policier à ce qu'on dit.

— Pour ce qui est d'être bon paroissien, je l'espère. En revanche, un bon policier, c'est certain.

— Pouvez-vous venir me voir à ma résidence de la rue Bassin à votre retour du cimetière ?

Le directeur lui donna son numéro de porte, lui serra la main avec chaleur et lui renouvela ses condoléances.

Lorsque Leclerc revint du cimetière, il se rappela l'invitation de l'abbé. Il alla directement frapper à sa porte. C'était une maisonnette modeste, mais bien entretenue. Quatre fenêtres en façade et deux chiens assis sur le toit en pente. Elle avait été construite pour une famille et semblait à Leclerc bien grande pour un homme seul. Il faut dire que les Sulpiciens ne lésinaient pas en ce qui a trait au logement des confrères qui œuvraient dans leur desserte.

Le prêtre l'accueillit avec autant de chaleur que lorsqu'il l'avait quitté. L'intérieur de la maison était propre, mais on sentait un certain laisser-aller dans les détails. Il n'était vraisemblablement pas dans les habitudes de l'abbé de faire du ménage à fond. Son hôte le fit asseoir à la table de cuisine, lui offrit une tasse de café que Leclerc accepta avec gratitude, puis la conversation s'engagea.

Leclerc arriva enfin en face du *Bonsecours Market*. Cet immeuble de facture classique avait belle allure. Il dominait son environnement par sa majesté et son élégance. Ce qui frappait au premier abord était son immense coupole surmontée d'un clocheton. En revanche, on restait ébloui par

ses dimensions en largeur, avec ses cinq entrées en façade dont la principale était cachée par un portique en forme de temple grec.

Comme toujours, une foule hybride se massait aux alentours, qui pour chercher des documents à l'hôtel de ville, qui pour assister à un congrès quelconque, qui pour aller faire l'achat de viande dans les sous-sols. À droite de l'édifice, on trouvait une entrée plus simple gardée par un planton en uniforme : c'était l'entrée du poste de police. Quand Leclerc approcha, le policier le reconnut et le salua. Le détective poussa la lourde porte, s'engagea dans le hall et monta lentement les marches qui menaient à l'étage, là où les bureaux de la police étaient disposés. Il ne s'arrêta pas à l'entrée principale qui accueillait les civils venant faire des demandes ou des criminels qu'on amenait en cellule. Il poussa un peu plus loin et, sans cogner, entra dans le bureau des détectives.

Le bureau de détective était resté longtemps cantonné dans le grand espace de la police qui regroupait des policiers en uniforme, des petits bureaux éparpillés de-ci de-là et des armoires contenant fusils, matraques et autres instruments. On avait installé de simples cloisons dans un des coins de la salle pour fermer le bureau des détectives. Celui-ci étant devenu trop étroit, sans parler de l'absence totale de discrétion, on avait décidé d'agrandir le poste de police à l'étage et de fournir aux détectives un bureau digne de ce nom.

Quand Leclerc entra, ses trois collègues se levèrent spontanément pour venir lui serrer la main et lui laisser leurs

condoléances. Le chef Silas Robinson s'excusa de n'avoir pu assister aux funérailles compte tenu d'un cas difficile qui lui avait demandé tout son temps.

— Je sais, chef. Vous n'avez pas à vous excuser. Merci d'être intervenu pour faire payer les coûts de l'enterrement par la ville.

— C'était la moindre des choses. Est-ce que les funérailles furent dignes de ta mère ?

— On ne peut plus. Je n'ai pas à me plaindre.

— Tu sais que tu ne devrais pas être là. Je t'avais donné une semaine de congé.

— Oui, et je vous en remercie. Mais que voulez-vous que je fasse dans mon appartement vide à me morfondre ?

Jack Kelly, un grand gaillard d'irlandais, se jeta sur lui et le serra fort dans ses bras. Il avait la larme à l'œil. Toujours en train de se chamailler avec lui d'habitude, il avait laissé tomber les gants pour l'occasion, sachant jusqu'à quel point sa mère était importante pour son collègue.

Enfin, le petit dernier, Robert Morin, était un jeune homme dans la mi-vingtaine. Il s'approcha avec un visage triste d'où ressortait un début de moustache qu'il laissait pousser afin de ressembler à son chef, mais cela ne l'avantageait guère. Morin se demanda quelle attitude prendre et se

résigna à simplement serrer la main à son collègue sans dire un mot.

Tous retournèrent à leur bureau afin de reprendre leurs occupations. Le lundi matin était la période du compte-rendu de la semaine pendant laquelle on passait en revue les faits saillants, les crimes résolus et ceux qui ne l'étaient pas encore. Et ce n'était pas le travail qui manquait dans cette ville de 90 000 habitants, la plus grande du Canada et l'une des plus importantes en Amérique du Nord.

Depuis qu'il était entré en fonction, il y a huit ans de cela, Robinson avait commencé par former son équipe en engageant Leclerc qui venait d'obtenir son diplôme de droit. Il avait été auparavant son adjoint dans son agence de détective privé. Peu de temps après, c'était au tour de Kelly de se joindre à l'équipe. Il avait longuement patrouillé en uniforme dans les bas-fonds de Montréal et il en connaissait tous les secrets. De plus, avantage certain, il était l'un des rares à savoir lire et écrire dans le service de police. Enfin, Morin était un constable en uniforme lorsqu'il avait été remarqué par Robinson pour sa perspicacité lors d'une enquête antérieure. Il l'avait introduit dans son équipe quelques années plus tard.

Silas Robinson avait grandement modernisé les outils et surtout les manières de faire de la police depuis qu'il était entré en fonction. La première chose fut de créer des archives et de maintenir à jour les dossiers de tous les criminels. De plus il avait instauré une procédure très minutieuse lors de la découverte d'un cadavre, en protégeant la scène de crime et en l'examinant avec le plus grand soin.

Il demandait à Leclerc de prendre des notes exhaustives et même lui faisait dessiner la position exacte de chaque cadavre. L'ensemble du matériel était répertorié et gardé soigneusement dans les archives.

Depuis quelque temps, Leclerc tannait son chef afin qu'il achète un appareil qui prenait des photographies des objets et que l'on pouvait conserver sur des plaques de cuivre, pour ce qui est des daguerréotypes, ou même sur du papier pour les modèles plus récents. Les détails en étaient beaucoup plus précis qu'un dessin composé à la va-vite.

Le chef disait que son budget ne lui permettait pas de faire cet achat. Pourtant, Robinson avait fait des pieds et des mains auprès de la ville pour dégager les sommes nécessaires. Il avait finalement eu gain de cause et avait acheté un appareil d'invention plutôt récente : une chambre de Chevalier. Elle avait la particularité de pouvoir se transporter facilement et de faire des photographies dans n'importe quelle circonstance à l'extérieur. Leclerc avait demandé également que l'on vide l'une des réserves de conciergerie — une pièce fermée sans fenêtre — afin de pouvoir en faire une chambre noire, une nécessité pour développer les photographies.

— Qu'avons-nous sur le feu ? demanda Leclerc.

— Un autre cas de trouble avec les charretiers, répondit Kelly.

— Mais encore ?

— Il y a eu une très grosse bagarre au port. Les charretiers ont voulu s'en prendre à une agence de transport employée par le Grand Tronc.

— Et pourquoi donc, Dieu du ciel !

— On voit que tu ne t'intéresses pas à la vie des petites gens, Leclerc, dit Kelly qui ne pouvait s'empêcher de recommencer à se colleter avec son collègue. Ces agences, ce sont des exploiters. Ils ont des contrats d'exclusivité avec les grandes compagnies qui font transporter leur farine, leur blé et leur potasse. Ces agences cassent les prix et coupent l'herbe sous les pieds des petits charretiers. Ceux-ci n'ont parfois qu'un seul cheval et une seule charrette. Leur gagne-pain est menacé de plus en plus.

Ce fut au tour de Robinson de prendre la parole.

— Écoute Kelly, nous, on ne fait pas de politique. On ne se demande pas qui a tort ou raison. Cependant, lorsqu'il y a une bagarre où il y a eu des morts, là c'est notre affaire.

— Combien de victimes ?

— Deux morts. La bagarre s'est passée le jour même des funérailles de ta mère. Un groupe de charretiers s'est rassemblé en face de l'agence de Toussaint Lecompte. Ils ont voulu entrer, mais on les en a empêchés à coup de bâton. À la fin, deux hommes sont restés sur les pavés.

— Je suppose que vous n'avez pas encore arrêté les coupables ?

— Tu sais comment ça se passe dans ces cas-là. Personne ne veut parler ou encore on s'accuse mutuellement. Mais nous avons des indices et nous allons les attraper, tu peux être certain de cela.

— Je n'en ai aucun doute, chef. De mon côté, j'aurais une requête à vous faire.

— Ah bon ! Ce serait à quel sujet ?

— Il s'agit d'une disparition.

— Nous ne nous occupons pas des disparitions, tu le sais bien. C'est au service de police qu'il faut demander cela.

— Je le sais bien, chef. Mais vous connaissez comme moi la façon de faire des policiers en ce qui concerne les disparitions d'adultes. Ils s'en occupent lorsque la personne revient au bercail... pour clore le dossier.

— Que veux-tu, Leclerc. Ce n'est évidemment pas une priorité de rechercher des gens qui peuvent disparaître pour toutes sortes de raisons : dispute de ménage, dettes non payées ou simplement envie de changer d'air. De plus notre pays est immense. Il y a beaucoup de place pour se cacher ou pour passer inaperçu. Comment as-tu appris pour cette disparition ?

— De façon plutôt inattendue lors d'une conversation privée. C'est un peu délicat.

— Dis toujours. Nous sommes entre nous.

— Voilà ! Le prêtre qui a célébré les funérailles de maman dirige la paroisse Sainte-Anne depuis plusieurs années. C'est un prêtre formidable. Il ne s'occupe pas seulement des âmes, il soigne aussi les malades et vient en aide aux plus pauvres. Il applique concrètement les préceptes de l'Évangile. Il tente d'aider les paroissiens du mieux qu'il le peut. Il s'est bien occupé de maman aussi lorsqu'elle était malade.

— Bien content de savoir cela. Et alors ?

— Ce prêtre (il s'appelle Adrian Meaney) connaît une femme de la paroisse qui vient faire régulièrement le ménage chez lui. Il l'apprécie beaucoup, d'autant que c'est une bonne paroissienne qui participe également à ses bonnes œuvres.

— Des gens bien, à ce que je vois.

— Je ne sais pas pour la femme, mais pour l'abbé, je peux vous l'assurer.

— Que se passe-t-il donc pour que tu nous en parles aujourd'hui ?

— Après les funérailles de maman, Monsieur Meaney m’a demandé de passer chez lui pour bavarder. Mais ce n’était pas une simple conversation banale. Il était inquiet. Ça se voyait dans son attitude. Il a commencé par me parler de sa maisonnette en s’excusant du désordre. Depuis un bout de temps, il demandait à une paroissienne de venir faire du ménage chez lui. Elle était parfaite selon lui : ponctuelle, très propre. De plus, elle n’exagérait pas sur le salaire demandé. Vraiment, il l’appréciait beaucoup.

— Et alors ! t’es en train d’écrire un roman ou t’as une requête à nous demander ? Vas-tu enfin aboutir ? dit Kelly, excédé de voir son collègue prendre tout son temps.

— J’y viens ! Après beaucoup d’hésitations, Monsieur Meaney m’a fait part de son inquiétude. Sa paroissienne si ponctuelle d’habitude n’était pas réapparue depuis des semaines, ni à la paroisse, ni dans ses bonnes œuvres, ni chez lui non plus. Il était même allé frapper à sa porte quelques jours auparavant, sans réponse. Il avait interrogé quelques voisins, lesquels ne l’avaient pas vue non plus. De toute façon, elle semblait tellement discrète que peu de voisins connaissaient même son existence. Sachant que je suis policier, il m’a donc demandé comme une faveur d’effectuer une recherche sur sa disparition, se disant que nous avions plus les moyens que lui pour ce genre d’enquête.

— C’est tout à son honneur de se préoccuper ainsi de ses paroissiens, mais que pouvons-nous faire de plus ? Avait-elle de la famille ? A-t-il tenté de joindre ses parents ?

— C'est une femme seule. Elle a perdu ses deux parents et se débrouille comme elle peut depuis ce temps. Monsieur Meaney ne pouvait pas dire si elle avait de la famille à Montréal. Je l'ai déjà dit : c'est une femme très discrète.

— Elle serait donc disparue soudainement sans prévenir personne ?

— C'est exactement cela. En tous les cas, elle n'a jamais prévenu le prêtre qu'elle s'en allait quelque part, ni pourquoi elle partait. Donc, à l'heure actuelle, on sait que cette femme n'est pas réapparue dans le quartier ni à la paroisse ni ailleurs depuis au moins deux semaines

— Tu crois que cette disparition ne ressemble pas aux autres profils de disparition que nous connaissons ?

— C'est pour cela que j'en parle. Une femme peut disparaître pour plusieurs raisons, mais dans ce cas-ci, il ne semble y en avoir aucune. Elle s'est tout simplement évaporée.

— Et ça t'inquiète ? Tu penses à quoi ?

— C'est peut-être ma formation qui me fait dire cela : et si elle avait été enlevée ou pire encore assassinée !?

— Enlevée ? Ce serait étonnant. Elle semble vivoter avec très peu d'argent et comme tu le sais, c'est la raison principale des enlèvements : l'argent. Tu vois d'autres raisons ?

— Ça pourrait être l'enlèvement par quelqu'un qui aurait voulu simplement la marier, du genre « enlèvement des Sabines ».

— Pourquoi un homme aurait-il fait cela alors que cette dame semblait totalement disponible, sans attaches ni enfant ?

— Et si elle avait résisté ? Si elle n'avait pas voulu de lui ?

— Toujours possible, mais peu probable à mon avis. Ton abbé aurait sûrement perçu son inquiétude à un moment donné. Une autre raison d'une disparition est la vengeance. Mais pourquoi dans ce cas précis ? Un mari jaloux ? On se venge d'une conjointe parce qu'on la déteste ou qu'on veut récupérer son enfant. Or, dans ce cas, il n'y a ni mari jaloux, ni enfant, ni même ennemi. Non, je ne crois pas que ce soit un enlèvement.

— Alors ce serait un assassinat, dit Leclerc en baissant la tête. Peut-être... peut-être !

— N'allons pas trop vite en affaires, Leclerc. Quel est le nom de cette dame ?

— Marie-Louise. Je n'ai que son prénom pour le moment. Si vous le permettez, je vais retourner chez Monsieur Meaney pour il lui dire que nous enquêtons au sujet de Marie-Louise.

— Tout à fait, c'est la chose à faire. Je te laisse aller le rencontrer.

Cet après-midi-là, Leclerc était retourné rencontrer l'abbé pour lui annoncer qu'il enquêtait officiellement sur la disparition de Marie-Louise. Ce dernier l'avait laissé entrer bien qu'il s'apprêtait à aller faire ses visites paroissiales. Comme il s'agissait de Marie-Louise, il était curieux de savoir ce que le détective avait à lui annoncer.

Pendant que Meaney préparait le café, Leclerc prit le temps d'examiner l'intérieur de la maisonnette qu'il n'avait pu qu'entrevoir dans sa rencontre précédente. Elle était aménagée pour répondre aux besoins d'une personne seule. Une grande bibliothèque prenait tout le mur aveugle en face, probablement des livres de théologie et de spiritualité. Le détective esquissa un petit sourire en pensant à son chef qui se serait immédiatement dirigé vers la bibliothèque afin de feuilleter quelques livres, lui qui avait reçu une formation en théologie à l'Université d'Oxford dans une vie antérieure.

On pouvait aussi entrevoir par la porte ouverte de l'une des chambres, là où le prêtre dormait, un prie-Dieu et un livre de prières. Il s'agissait sans doute d'un *breviarium romanum*, un bréviaire écrit en latin toujours à la portée de main de tout prêtre digne de ce nom. Une autre chambre avait été transformée en bureau. La table devant laquelle il était assis se situait dans le plus grand espace de la maisonnette qui tenait lieu à la fois de cuisine et de salle à manger. C'était un arrangement typique des familles modestes où la vie

quotidienne se déroulait dans ce lieu de jour comme de soir. Peu d'intimité en l'occurrence. Enfin, un escalier bancal occupait un coin, lequel devait mener à l'espace supérieur, vraisemblablement le grenier.

Le prêtre revint avec deux tasses de café et s'assit de l'autre côté de la table.

— Avez-vous des nouvelles ? demanda-t-il à Leclerc.

— Je ne dirai pas cela. Je suis simplement venu vous annoncer que nous allons mener une enquête sur la disparition de votre paroissienne.

— C'est vrai !? Si vous saviez comme je vous suis reconnaissant. C'est une si bonne personne et je ne voudrais pas qu'il lui arrive malheur.

— Parce que vous pensez qu'il aurait pu lui arriver un malheur ?

— C'est une façon de parler. Vous savez comment vont les choses dans une grande ville comme la nôtre.

— Si vous le permettez, j'aurais besoin d'un peu d'informations à son sujet.

Après avoir sorti un carnet et un crayon de son cartable, l'enquêteur s'installa sur la table et demanda à Meaney.

— Le nom de votre paroissienne, c'est bien Marie-Louise ?

— C'est exact. Marie-Louise Alarie.

— C'est le nom qui est inscrit dans les registres civils ?

— À ce que je sache, oui.

— Vous ne semblez pas certain ?

— Je n'ai pas vérifié dans les registres civils. C'est par ce nom qu'elle demandait de se faire appeler.

— Pourtant vous me sembliez assez proche de votre paroissienne. Et vous n'êtes pas certain de son nom ?

— Oui, évidemment ! J'en suis certain. Mais vous savez, c'est une femme très discrète sur sa vie privée. Elle ne se livre pas beaucoup.

— Pourtant, un prêtre, c'est quelqu'un qui reçoit beaucoup de confidences.

— Tout dépend du contexte. Nous recevons effectivement beaucoup de confidences en confession. Mais ces confidences sont régies par le secret de la confession. On ne peut jamais les révéler sous peine d'excommunication.

— Comme tout bon catholique, je suis bien au courant de cette règle. Cela dit, il serait possible que Marie-Louise vous ait révélé des choses en confession ?

Le prêtre se contenta de garder un silence obtus devant cette question. Il n'avait pas l'intention d'y répondre, cela paraissait évident. Leclerc changea de stratégie.

— Savez-vous si Marie-Louise avait de la famille à Montréal ?

— Non. En tous les cas, elle ne m'en a jamais parlé.

— Pouvez-vous me dire si, à votre connaissance, elle avait des ennemis ?

— Grand Dieu, non ! C'est l'une des femmes les plus gentilles et les plus douces que je connaisse.

— Avez-vous une petite idée sur ce qui aurait pu la pousser à disparaître ?

Meaney baissa la tête et hésita un peu. Il finit par répondre en hochant la tête.

— Je ne vois pas... non, je ne vois pas.

Le prêtre releva la tête pour s'apercevoir que le détective le regardait fixement.

— Désolé, monsieur Leclerc, je ne vous aide pas beaucoup, n'est-ce pas ?

— Ça ne fait rien, Monsieur, dit Leclerc en resserrant son carnet et son crayon dans son cartable. Nous allons travailler pour la retrouver. Ne vous en faites pas.

— Je vous en suis très reconnaissant.

Sur ce, Leclerc se leva et prit congé.

CHAPITRE 2

On dit de l'ouvrage que c'est la huitième merveille du monde.

Le pont est effectivement spectaculaire. Il fut réalisé en cinq ans grâce au travail de 3000 ouvriers, pour la plupart des Irlandais immigrants, dont un certain nombre d'enfants de 9 à 15 ans. L'ouvrage a de quoi impressionner avec ses 24 piliers en maçonnerie façonnée en éperon qui joue un rôle de brise-glace. Un million de rivets avaient été nécessaires pour tenir ensemble la structure métallique. La travée centrale était recouverte d'une paroi aveugle en forme de tube rectangulaire de 1,75 mile de longueur, ce qui en faisait le pont le plus long du monde. Le tablier s'élevait à 60 pieds au-dessus du fleuve dont la profondeur à cet endroit était de 22 pieds. Le tout pesait plus de 9000 tonnes. Un véritable exploit qu'on croyait impossible à réaliser sur une telle longueur dans un pays aussi froid, alors que le fleuve gèle une partie de l'année. Parce qu'on espérait voir la Reine Victoria venir en personne faire l'inauguration, on lui avait donné le nom de pont Victoria. Toutefois, c'est seulement le Prince de Galles qui allait se déplacer.

Lorsque les ouvriers avaient commencé à creuser pour construire les premiers piliers sur la rive, ils étaient tombés sur des ossements qui s'étaient avérés être les restes d'immigrants irlandais morts de maladies contagieuses quelques années auparavant. Les victimes avaient alors été inhumées dans un cimetière improvisé, tout près des vingt-deux baraquements destinés à soigner les malades. La plupart y avaient été enterrés dans l'anonymat le plus total. Comme la grande majorité des ouvriers du pont étaient irlandais, ils ont décidé de faire un monument aux morts à l'aide d'un immense rocher qu'ils venaient de sortir du fleuve. Ils avaient déposé le morceau de granit, le *Black Rock*, sur le lieu même du cimetière et y avaient inscrit: « pour protéger de la profanation les restes de 6000 immigrants morts de la fièvre des navires ».

Robinson, Leclerc et Morin se tenaient debout devant l'immense rocher et le regardaient fixement. Ce n'était pourtant pas le monument qui les intéressait, mais ce qui avait été déposé devant lui. Des femmes d'ouvriers irlandais, qui venaient à intervalle régulier faire le ménage autour du *Black Rock*, avaient cru à des sacs de détritus déposés là par de mauvais plaisants. En s'approchant davantage, elles avaient découvert une femme morte. Elles s'étaient enfuies en courant tout en appelant à l'aide.

L'équipe du chef n'était pas au complet. Robinson avait laissé Kelly s'occuper seul des deux morts du port. Pour ce genre d'enquête, son inspecteur n'avait besoin de personne.

De plus, Kelly préférait de ne pas avoir de témoin pour le genre d'interrogatoire qu'il dirigeait. Il avait été un bagarreur de rue avant de rencontrer sa Nora adorée. Il avait changé à son contact et s'était engagé dans la police qui avait surtout besoin d'hommes de gros gabarit. Toutefois, Kelly avait aussi une cervelle. Il avait appris à lire et à écrire et même commencé une formation en droit sans jamais la terminer toutefois. De son propre aveu, les études lui donnaient davantage mal à la tête que les coups qu'il recevait dans ses bagarres.

Le détective était revenu la veille faire son compte rendu à l'équipe. Il avait pu recueillir quelques informations et fait une découverte expliquant bien des choses. Ce n'était pas un hasard si la bagarre s'était produite; elle était délibérée. La compagnie du Grand Tronc, cette entreprise de chemin de fer prospère, était le plus grand employeur de Montréal. Elle engageait depuis quelque temps une nouvelle agence de recrutement qui venait d'être créée. Lorsqu'on avait besoin de travailleurs à bon marché, on demandait à cette agence de lui fournir la main-d'œuvre. Or celle-ci, qui n'avait pas de nom officiel, recrutait surtout auprès des immigrants qui se cherchaient désespérément du travail.

Cette agence avait aussi des à-côtés. Il lui arrivait à l'occasion de fournir quelques gros bras pour faire régner la loi et l'ordre dans le monde du travail. L'entreprise de Toussaint Lecompte avait donc demandé de l'aide à l'agence pour remettre à leur place des petits charretiers afin qu'ils cessent leur harcèlement. Évidemment, l'inévitable devait se produire.

Kelly avait retrouvé l'un de ses gros bras et il lui avait fait cracher le morceau... ainsi que quelques dents. Il en savait maintenant plus sur l'organisation de cette agence, mais pas encore suffisamment pour retrouver les coupables. Il en était rendu à avoir besoin d'aide de quelques bons policiers capables de faire une descente musclée dans un lieu dont il avait obtenu l'adresse.

Les détectives regardaient toujours aussi fixement la morte vêtue d'une robe marron. Elle était adossée au *Black Rock*, les mains aux doigts croisées sur les cuisses, comme pour prier. En revanche et compte tenu de sa position, elle ne semblait pas assise. Elle était vraisemblablement accroupie, plus certainement à genoux. Comme la robe ample lui cachait le bas du corps, il faudrait la soulever pour le savoir avec certitude. Si elle était à genoux, il était clair toutefois qu'elle ne priait pas au moment de sa mort. C'était littéralement impossible qu'elle puisse prier. Comment voulez-vous faire vos prières à Dieu si vous n'avez plus de tête ?

En effet, on avait brutalement coupé la tête de la pauvre femme.

Les policiers qui avaient fait la macabre découverte avaient bien effectué leur travail. Ils avaient tracé un périmètre d'une trentaine de pieds autour du monument et avaient délimité l'espace avec des cordes attachées à des piquets. Robinson avait donné des instructions claires à tous les policiers. En présence d'une mort suspecte, à l'intérieur

comme à l'extérieur, il fallait protéger la scène de crime. De cette façon, elle ne serait pas souillée par les badauds si quelques indices avaient été laissés par le ou les tueurs. Dans le cas présent, et comme ce n'était pas un lieu très fréquenté, il y avait bon espoir de trouver quelque chose. Seules les trois femmes qui avaient découvert le corps avaient pu contaminer la scène, mais elles étaient tellement effrayées qu'elles ne s'étaient jamais approchées à moins de trente pieds du cadavre, selon leur propre dire.

Avant d'aller examiner le corps, les trois détectives scrutèrent attentivement les lieux. Morin et Leclerc se mirent à quatre pattes pour être plus près du sol, Robinson se contentant d'une vue d'ensemble. Les deux hommes s'engagèrent dans une démarche lente qui les faisait ressembler à des chiens de chasse cherchant leur gibier. Morin partit vers la gauche et Leclerc vers la droite en effectuant des cercles concentriques en spirale se terminant près du cadavre. Il y avait toutefois un problème avec ce sol. Ce n'était pas de la terre meuble ou herbeuse, mais plutôt un ramassis de pierrailles et de gravier, vraisemblablement des rebuts du creusage des piliers du pont. Impossible donc de déterminer si un ou deux hommes ou même un véhicule comme une brouette avaient pu passer par là.

Morin eut de la chance. À la fin de son parcours, il avait trouvé un bouton près du corps. Le détective avait véritablement des yeux de faucon, parce que ce bouton était pratiquement invisible, la couleur grise se confondant avec le gravier. Robinson l'examina attentivement. C'était un bouton des plus ordinaires et il aurait été étonnant qu'il puisse servir à identifier le meurtrier. Cependant, il

l'enfourna avec précaution dans une enveloppe et le mis dans son cartable. Après une demi-heure de recherche, les détectives avaient terminé leur examen.

Plusieurs policiers étaient restés en dehors du cordon de protection afin de repousser les observateurs. Robinson avait pris l'habitude d'examiner attentivement ces badauds. Par expérience, il avait appris que les meurtriers reviennent souvent sur le lieu de leur crime. Toutefois, rien ne l'avait frappé dans ces visages d'hommes et de femmes qui étiraient le cou pour apercevoir la femme. Robinson restait toujours étonné de la fascination qu'un cadavre pouvait exercer sur le commun des mortels. Il ne le comprenait pas, lui qui n'avait que de la sympathie et de la pitié pour ces êtres humains meurtris qui, pour la plupart, ne méritaient pas ce qui leur arrivait.

Avant de s'attarder de plus près au cadavre, le chef demanda à Leclerc d'installer son appareil. Il préférait que les photographies soient prises avant toute manipulation du corps de crainte de déranger quoi que ce soit. Leclerc se mit en frais de déballer l'instrument qu'il avait transporté sur son dos.

La « chambre de Chevalier », une invention plutôt récente, repose sur l'emploi d'un monorail, sorte de planche unique supportant l'avant et l'arrière de l'appareil. Les deux parties de bois sont reliées par un soufflet étanche à la lumière qui s'articule plus ou moins selon la mise au foyer désiré. Le monorail, solidaire du pied, permet de fixer par des écrous les deux parties en bois. Cet arrangement particulier rend l'appareil transportable dans toutes sortes de circonstances.

Leclerc déploya le trépied rétractable, le fixa avec des écrous et y installa la chambre solidement en l'orientant vers le cadavre, à environ cinq ou six pieds de lui. Puis, après avoir inséré une plaque dans la partie opposée à la lentille, enlevé son chapeau et enfoui sa tête sous un grand drap noir qui recouvrait une partie de la chambre, il procéda à la photographie. Il recommença deux autres fois le même manège en changeant d'angle.

Lorsque Leclerc eut terminé son travail, il remballa ses outils. Pendant ce temps, le chef s'approcha du corps avec précaution.

Le principal problème avec un corps sans tête était l'identification, le visage étant pratiquement le seul moyen pour y arriver. De plus, l'avantage de pouvoir prendre des photographies aurait facilité les choses à cet égard. On aurait pu faire circuler des exemplaires de son visage auprès de différents informateurs. Mais sans tête, un cadavre risquait de rester anonyme. Il fallait donc que Robinson se rabatte sur les vêtements ou sur toutes autres choses que la victime portait sur elle, seuls moyens de fournir quelques pistes. C'est la raison pour laquelle Robinson prit tout son temps à détailler les vêtements.

La femme était habillée d'une robe à la mode sans corset ni crinoline, avec un jupon toutefois. La robe était coupée en deux pièces. Une ceinture large d'une autre étoffe séparait la jupe du corsage. Ce dernier était fermé devant par des boutons blancs. Il n'en manquait pas et donc le bouton trouvé par Morin n'appartenait pas à la femme. Les manches

montées basses étaient modérément bouffantes et se terminaient par un mince poignet d'un pouce sur lequel on apercevait un bouton blanc. Des manchettes blanches amovibles avaient été ajoutées en dessous pour finir proprement la manche. Aucune des deux ne manquait.

Robinson avait acquis une bonne expérience des vêtements. Son métier l'exigeait. Il avait même effectué des recherches dans des catalogues ainsi que dans certains magasins pour se faire expliquer des détails de la confection des vêtements d'hommes comme de femmes. Il savait comment cette expertise pouvait lui être utile lorsqu'il se retrouvait devant des cadavres. Et cela allait bien lui servir aujourd'hui. Il demanda à Leclerc de prendre des notes à chaud.

— La robe est composée d'une cotonnade de qualité dont les rayures sont tissées et non imprimées, du *seersucker* sans doute. Il s'agit d'une robe simple, mais de très bonne qualité, un modèle plutôt commun. Une seule pièce de vêtements lui donne quelque distinction, soit un ruban de soie à motif écossais porté croisé à plat sur le col. La robe n'est pas trop usée et est propre en général, à l'exception de...

Robinson montra à Leclerc les grandes taches de sang séché sur le corsage et à l'encolure qui était attaché au ras du cou dont il ne restait qu'un gros moignon. Leclerc continua à prendre des notes.

— À première vue, cette robe n'appartient pas à une femme pauvre ou à une prostituée. Ce n'est pas non plus une robe de la haute société. Sans doute une ouvrière.

Robinson s'approcha de la robe jusqu'à ce que son nez la touche presque. Il prit délicatement une couture entre les doigts.

— Elle a probablement été confectionnée à la main. Les coutures ne correspondent pas à du travail mécanique.

Morin intervint pour la première fois.

— Comment pouvez-vous savoir une chose pareille, chef ?

— Les détails, Morin, les détails. Quatre-vingts pour cent du travail d'enquête réside dans les détails et le travail minutieux.

Le chef demanda l'aide à ses adjoints pour soulever et déplacer le corps. Robinson toucha les mains de la victime : elles étaient froides. Pourtant la température était chaude en ce mois de juillet. La *rigor mortis*, la rigidité cadavérique, était encore présente. Cela signifiait que la femme était décédée depuis au minimum 12 h, sans doute un peu plus, mais pas au-delà de 36 heures alors que la rigidité aurait disparu. La *rigor mortis* était un excellent indicateur pour déterminer l'heure de la mort. En revanche, il faudra attendre que la femme soit sur la table d'autopsie pour découvrir la *livor mortis*, la lividité cadavérique. Il sera dès lors possible de déterminer si la personne avait été tuée dans cette position. Il était évident de toute façon qu'on ne l'avait pas assassinée près du *Black Rock* étant donné l'absence totale de flaques de sang autour du cadavre.

Morin et Leclerc déposèrent le cadavre sur le côté. Le chef souleva légèrement la robe et la jupe au-dessus de la cheville et examina attentivement les souliers, en cuir marron avec un talon bas empilé légèrement usé. Leclerc s'apprêta de nouveau à prendre des notes.

— Une chaussure de bonne qualité, bien que relativement usée. Elles ont beaucoup servi ; sans doute une femme qui marchait souvent et longtemps.

— Chef, c'est quoi cette pièce de tissu ? dit Morin en montrant du doigt la chaussure.

— Bonne question, Morin. Ce genre de chaussure de travail n'en comporte généralement pas. On se contente d'une boucle en tissu de même couleur que le soulier. Nous avons affaire ici à une broderie de tambour multicolore qui forme un motif semblable à celui du ruban de soie du col.

Robinson retira l'une des chaussures y mettant de la force, le pied n'ayant pas encore retrouvé sa souplesse. Il la leva à la hauteur des yeux. L'intérieur était usé, mais pas outre mesure. Il examina la chenille entourant l'arc du soulier.

— La chenille est plutôt ordinaire et appartient à la chaussure d'origine, vraisemblablement.

Il reporta son regard vers l'applique attachée sur le dessus du soulier.